

MISSIONNAIRE

TOUJOURS

Sacré

père

Guittat

Unique ! Il est unique !

Il vit depuis 57 ans comme missionnaire en Malaisie où il a échappé au peloton d'exécution des Japonais... en engueulant l'officier qui l'avait fait mettre en joue !

Il a été planteur de riz, a construit plusieurs maisons de ses mains, a créé des écoles, des entreprises, fait des milliers de kilomètres à bicyclette dans la jungle... et trouve l'énergie de revenir dans ce diocèse (dont il est toujours prêtre tout en étant de nationalité malaisienne) pour, à 82 ans, plaider la cause de la mission.

Entretien (le dernier ?) avec le père Guittat, qui nous rappelle que, du 11 au 18 octobre, ce sera la semaine missionnaire mondiale.

Le père Guittat est revenu cet été encore dans le diocèse, pour rencontrer les jeunes, plaider la cause de la mission et humer l'air du temps... qui n'est pas toujours agréable à ses narines.

Dans le diocèse d'Autun et plus particulièrement en Charolais-Brionnais, on ne présente plus le père Louis Guittat. Originaire de Vérosvres où il a travaillé jusqu'à 17 ans dans la ferme de ses parents, il a grandi dans l'admiration du cardinal Kardjijn, fondateur de la J.O.C.

Après avoir fait son séminaire à Foncombault puis à Autun, il est entré aux Missions Étrangères à Paris, surmontant l'obstacle de Mgr Chassignon, évêque d'Autun à qui la perspective de voir ainsi une jeune recrue s'évader du diocèse ne plaisait pas beaucoup.

« Les Missions étrangères, c'est, explique-t-il, une société fondée par les évêques français au 17^e siècle, qui a pris une grande part dans l'évangélisation de l'Asie, Inde, Birmanie, Thaïlande, Malaisie, Chine, Corée, Japon... dans tous ces pays elle a été le fer de lance pour établir un clergé local. Elle a payé un lourd tribut dans l'accomplissement de sa mission : plus d'une centaine de ses membres sont morts martyrisés... dont certains étaient de Saône-et-Loire comme, notamment, le père Just de Bretenière, né à Chalon-sur-Saône, décapité à Séoul dans les années 1850 et canonisé il y a deux ans par Jean-Paul II ».

Des risques, sa mission l'a lui aussi amené à en prendre. Il a même frôlé la mort ce jour d'août 1942 où les Japonais, débarqués en Malaisie, ont investi la localité où il avait accueilli des réfugiés qui fuyaient devant leur avancée. Il s'est retrouvé sans explication ficelé à un arbre, face à un peloton d'exécution.

— « En joue ! » ordonna l'officier.

— « Je croyais l'armée japonaise plus valeureuse, lui lança alors Louis Guittat. Faut-il douze soldats japonais pour tuer un Français, de surcroît attaché ? »

Moment de flottement. L'ordre de faire feu ne vint jamais. On le détacha et on commença à l'interroger. Un interrogatoire qui devait durer six heures :

— « Pour qui êtes-vous ? Pour De Gaulle ou pour l'étain ? »

— « Pour le Pape ! »

L'aboyeur japonais ne savait pas qui était le Pape.

Le temps qu'il se renseigne, le peloton d'exécution était parti vaquer à d'autres sinistres affaires. Et au bout de six heures, ceux qui l'interrogeaient durent se rendre à l'évidence : ce Français-là qui avait répondu à tout avait dû bouffer du tigre. Inutile d'insister.

Cet épisode s'est déroulé 7 ans après l'arrivée de Louis Guittat en Malaisie, arrivée dont il se souvient avec émotion : « Il n'y avait alors qu'un évêque, une trentaine



de missionnaires, quelques religieuses et cinq prêtres malaisiens. Aujourd'hui le clergé malaisien est nombreux et les Européens très minoritaires ».

Quand Louis Guittat se retourne sur son passé, il peut donc avoir le sentiment d'avoir accompli sa mission. Et de quelle manière !

L'Église malaisienne, souligne-t-il, est depuis toujours engagée à fond dans la promotion sociale des hommes et le développement du pays. Lui-même a fait mille métiers : il a été planteur de riz, a exploité des palmiers à huile, élevé des vaches pour nourrir ses ouailles, créé des coopératives pour les mineurs des mines d'étain, créé des dispensaires pour soigner les gens... et surtout fondé des écoles.

« Toute ma vie, j'ai fait de l'enseignement, raconte-t-il. Ce fut ma principale activité. C'est essentiel pour la conscientisation.

J'ai créé ma première école en 1935-36. Puis, j'en ai créé une deuxième quand on m'a confié un second poste en 1949 à Kuantan, à l'est du pays. Nous y recevions les enfants des pauvres. Les frais de construction ont été couverts par des dons venus de France. Il y eut d'abord le primaire, puis le secondaire. Au fur et à mesure que l'établissement a grandi, les frères de St-Gabriel sont venus y enseigner avec des Franciscaines missionnaires de Marie expulsées de Chine.

Quand, malade de la tuberculose, j'ai dû quitter ce poste en 1958, pour venir me soigner en France, il y avait 800 élèves. Aujourd'hui, c'est un ensemble de trois écoles (deux un ensemble de garçons et une pour les filles) qui reçoivent au total 3 000 jeunes.

J'ai encore créé une autre école, maternelle cette fois, après avoir donné ma démission de secrétaire de l'évêque en 1975. C'est à Kuala Langat, dans le district de Banting, région où l'Église n'était pas présente jusqu'alors. J'ai acheté avec des dons de mes amis charolais une vieille maison coloniale. Je l'ai transformée en Église, école et logements. Nous y accueillons toujours des enfants pauvres de 3, 5, 6 ans, de toute

religion et culture, qu'ils soient indous, confucéens, taoïstes ou bouddhistes. Nous appliquons la méthode pédagogique de Maria Montessori. Nous avons, par le biais de cette école, suscité un mouvement pour développer un enseignement aux petits enfants de milieux défavorisés qui ont souvent de gros handicaps pour apprendre ensuite. Notre travail a débouché sur une fédération des écoles maternelles de l'Etat de Selangor qui rassemble plus de 700 écoles. Nous organisons des sessions de formation pour les enseignants à l'université de Kuala Lumpur ».

Lors de son retour cet été — soit-disant pour se reposer — il n'a pas arrêté.

Et que j'te visite les jeunes de Vérosvres et que j'participe à des réunions de missionnaires et que j'vais prendre « un bain de jeunesse » à Taizé pour la venue de l'archevêque de Canterbury, primate de l'Église anglicane, et que j't'anime une réunion publique à Dompierre-les-Ormes et que j'te harcèle les journalistes pour les entretenir de l'encyclique Missio Redemptoris et de la montée de l'islamisme en Malaisie, et que j'te prends ma plume pour écrire aux uns et aux autres et en particulier à Mgr Seguy afin d'exprimer des regrets d'avoir reçu un accueil aussi frais et formel et de réaffirmer quelques convictions profondes.

« L'évangélisation, martèle-t-il, ne peut être dissociée de la promotion humaine et ne peut s'affranchir d'une immersion dans la société que ce soit là-bas ou ici ».

La Mission qu'a reçue l'Église, ajoute-t-il en substance, lui impose d'aller vers le monde, non d'attendre hiératique et sûre de sa vérité que le monde la rejoigne sur ses positions. La « crispation doctrinale » qu'il dit avoir décelée ici lui semble moins exprimer un souci de fidélité au message qu'une peur sournoise et innovée devant les défis d'une société en constante évolution.

Sacré père Guittat !

Jean-Pierre LAVEDER

Journal
La Renaissance
octobre 1992